

L'homme cassé des psychologies contemporaines

Autor(en): **Muller, Philippe**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie = Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia = Swiss journal of philosophy**

Band (Jahr): **20 (1960)**

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-883401>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'homme cassé des psychologies contemporaines

par Philippe Muller

Comme toute science, la psychologie peut être considérée comme un ensemble de propositions plus ou moins rigoureusement hiérarchisées et organisées, qu'il serait tentant d'essayer de dominer *comme ensemble*, pour en étudier la contribution qu'il apporte à la connaissance que l'homme contemporain peut acquérir de lui-même. On évaluerait la cohérence de cet ensemble, on en jugerait la pertinence, c'est-à-dire sa teneur en vérités importantes, essentielles même.

Le savant européen cède assez généralement à cette tentation: il est habitué, par la situation universitaire où il se trouve, par l'attente sociale qui l'entoure ou l'accueille, à se considérer comme *responsable* de la totalité de sa science, un peu comme, au sein de ce symposium, on ne lui a réservé qu'une place unique qui impliquerait une compétence universelle.

Ses collègues américains sont désormais plus prudents ou plus modestes. Quand ils s'efforcent d'établir un bilan semblable, ils constituent immédiatement une équipe, et le travail prend nécessairement une allure collective: preuve en soit l'entreprise dirigée ou animée par S. Koch, dont le premier volume (sur sept qui seront publiés) vient de nous parvenir, et où trente-quatre spécialistes ont finalement représenté les divers domaines de recherche ou d'affirmation de la psychologie moderne¹. Preuve en soit également les grands instruments de travail dont nous disposons dans la psychologie actuelle, les Handbooks de Carmichael en psychologie de l'enfant², de Lindzey en psychologie sociale³, de Stevens en psychologie expérimentale⁴.

¹ Koch: *Psychology, A study of a Science*. Migraw Hile, N.Y. 1959.

² Carmichael: *Manuel of Child Psychology*. Wiley, N.Y. 1946 – trad. fr. P. U. F. 1952.

³ Lindzey: *Handbook of Social psychology*. 2 vol. Addison-Wesley Co., N.Y. 1954.

⁴ Stevens: *Handbook of Experimental psychology*. Wiley, N.Y. 1951.

Non, le caractère même de la science moderne s'oppose à un examen global de la psychologie contemporaine. Mais si l'on ne peut plus partir de la psychologie comme totalité, on peut au moins partir du psychologue pris dans son activité propre, non pas dans l'effort qu'il fait pour conquérir des savoirs nouveaux, c'est-à-dire sur un point où il se différencie peu de tout autre savant, mais dans la situation où il intervient comme responsable de ses savoirs acquis, c'est-à-dire dans la *situation de conseil* où il est consulté par un « patient » (ou un sujet quelconque) dans un débat vital.

I.

La consultation psychologique (qu'il s'agisse de difficultés scolaires ou éducatives, plus tard d'orientation ou de sélection professionnelle, ou de difficultés existentielles – conflits conjugaux, difficultés d'adaptation au travail ou à la vie moderne) n'est peut-être pas le seul champ d'application de la psychologie moderne; c'est néanmoins celui où elle assume les responsabilités les plus décisives et les plus fréquentes, et, nous semble-t-il, celui où elle manifeste bien ses caractères essentiellement *modernes*.

Il n'est sans doute pas nécessaire de souligner ce qui promet ainsi la psychologie contemporaine à une responsabilité croissante dans le destin quotidien des hommes. On sait assez combien l'évolution sociale, sous l'impulsion de la technique, a diversifié nos sociétés occidentales. D'un milieu relativement stable et relativement transparent, entièrement structuré par des coutumes vite acquises, et fortement imposées à l'ensemble de ceux qui participent à l'œuvre commune, ces sociétés sont devenues des milieux sans cesse changeants, de plus en plus opaques, dans lesquelles la coutume ne suffit plus pour assurer l'orientation et l'adaptation des individus. Le contemporain de Napoléon connaissait encore une vie quotidienne analogue à celle des Sumériens ou des Egyptiens de l'ère pharaonique: une société principalement agraire, rythmée par l'alternance des saisons et des travaux de grand air; des journées coupées sur les rythmes cosmiques de l'ombre et de lumière, la présence des grands engagements élémentaires de l'homme dans l'animalité, la faim, le froid et le chaud, le besoin d'abri et de sécurité. L'industrialisation a multiplié les professions (plus de vingt mille dans une grande société

moderne), le progrès technique a chassé le froid et l'ombre, et chasse présentement la faim du monde. Le monde contemporain devient un immense labyrinthe, où l'homme isolé risque à chaque tournant de rencontrer le Minotaure qui le dévorerait, et où il a besoin d'un fil d'Ariane pour retrouver sa route et son âme.

C'est ce fil qu'il vient demander au psychologue, dont la première mission consiste ainsi à lui restituer les perspectives totales, c'est-à-dire à lui permettre de prendre une mesure exacte de ses circonstances et de ses possibilités.

On cherche donc recours et protection auprès du psychologue *parce* qu'il est censé disposer d'un *savoir* de type scientifique. Depuis Galilée, la science a multiplié les manifestations de sa puissance et de sa fécondité. Nos paysages portent la trace de son intervention. Nos objets quotidiens ne cessent d'en rappeler la diversité et l'inépuisable utilité. Il est ainsi naturel que l'homme contemporain cherche dans la science aussi ses procédures d'adaptation, et non plus dans la théologie ou la philosophie. Ce savoir, on le suppose incarné dans un homme qui est un professionnel, c'est-à-dire un individu qui n'a pas seulement des dons particuliers, ou qui n'est même pas tenu d'en avoir d'extraordinaires, mais qui a passé par des voies de formation définie, sanctionnant ses études par des examens socialement institués et contrôlés. Je sais bien qu'il y a ici un problème partiellement résolu seulement, surtout en Suisse, et que les psychologues eux-mêmes tendent actuellement à relever encore les normes de leur formation professionnelle. Mais le patient ou le sujet qui consulte le psychologue ne peut généralement juger de l'adéquation de sa formation: il la considère implicitement comme acquise. Un exemple de cette exigence, de cette attente sociale: un psychologue hollandais avait pris pour thème de recherche la validité des horoscopes, et comparait systématiquement les résultats de ses examens, techniquement bien faits, avec l'horoscope qu'il établissait lui-même ou faisait établir par un astrologue en qui il avait confiance. Il a dû renoncer à cette recherche, dont l'intérêt scientifique n'est pas nul, sous la pression de sa clientèle, qui menaçait de le désertier s'il continuait à marquer son intérêt pour des vétilles si peu scientifiques.

C'est donc, à travers le psychologue, à la psychologie moderne que l'on veut demander aide et orientation dans le dédale contemporain. En quoi consiste donc, dans les mains du psychologue, cette nouvelle science de l'homme?

II.

Passons sur la part inévitable d'incertitude humaine dans le praticien le mieux préparé. Supposons notre psychologue incarnant et interprétant «sans bruitage» le savoir le mieux établi de notre science, et en maniant les techniques en réduisant au minimum l'erreur de l'expérimentateur. A peu près dans toutes les situations où il devra se prononcer après un examen psychologique, il cherchera à estimer le niveau et les composantes principales de l'intelligence, le fonds affectif, le fonctionnement social et humain de son sujet. Dans chacune de ces perspectives, il va procéder à ce qui correspondrait en physique à une lecture d'instruments, dont il tirera des conclusions selon des règles que sa formation lui aura appris à appliquer; il est prêt chaque fois à prendre des risques, au moins celui de se prononcer sur le qualificatif le plus probable à appliquer à son sujet ou son patient. Il vaut la peine de serrer de plus près ce risque qu'il se dispose à prendre, et de passer succinctement en revue les problèmes qu'il résoud implicitement, ou qu'il tranche, comme Alexandre le nœud gordien, pour les besoins de sa pratique.

1. L'intelligence

A première vue, c'est le domaine intellectuel qui semble faire le moins de problèmes. Le praticien s'y sent remarquablement à l'aise. Il y dispose de techniques dont il peut savoir chaque fois les caractéristiques internes, la fidélité, la stabilité, l'objectivité, la validité en relation avec des critères définis et souvent multiples. Grâce à ces instruments, il peut fixer le niveau général de fonctionnement intellectuel, il peut répartir les aptitudes intellectuelles en grandes dimensions dont chacune peut être prédictive d'une autre affectation professionnelle éventuelle, il peut même estimer le degré d'incertitude de ce jugement, la probabilité qu'il aura de le confirmer dans un laps de temps précisé, l'ampleur de la surprise possible qu'il peut affronter lors de la répétition d'une mesure analogue. Chacune de ces décisions, il est en mesure de les prendre avec une marge de sûreté que nous n'exigeons nulle part dans notre vie quotidienne pour nous décider. Nous sommes prêts à agir dans une circonstance donnée si nous avons 10 à 15 pour cent de chances de succès, alors que le psychologue est entraîné à se défier de toute affirmation qu'il

n'a pas quatre-vingt quinze pour cent de chances, au moins, de confirmer ultérieurement.

Mais cette belle façade technique se tient toute seule dans le vide: il n'y a pas de bâtiment derrière. Ou, en d'autres termes, il n'y a pas, actuellement, de théorie englobante et unanimement accueillie à dire d'experts, qui légitimât entièrement ces instruments techniques et leur précision. Il n'y a donc pas de définition valable de l'intelligence, dans la mesure où une notion scientifique reçoit sa définition de la théorie où elle vient prendre place. On peut s'entendre assez bien sur sa *nature logique*: l'intelligence, dans la méthodologie contemporaine, est assurément une *variable intervenante*, et non un *observable*. Ce que je peux constater, et enregistrer à des degrés de précision définis, c'est d'une part, dans la situation de l'examen psychologique, un certain nombre de réponses à des questions déterminées, celles des tests d'intelligence, et, d'autre part, un certain nombre de conduites dans des situations toutes différentes, par exemple la situation d'examen de maturité, ou de travail pratique en atelier, ou le nombre d'accidents dans la conduite d'une machine. Je passe, de la première catégorie de ces réponses, à la seconde, par ce pont abstrait que j'appelle «intelligence» selon des habitudes de langage qui ont toute l'imprécision de mes termes familiers. Mais la nature de ce pont, en dehors de cette caractéristique d'être une variable intervenante, je n'en peux rien dire de valable en fonction de la psychologie moderne.

Je sais pourtant un certain nombre de choses à son sujet. Ainsi, je peux dire qu'il est en partie déterminé par la nature de la mesure que j'emploie pour le mesurer. Cela n'est pas l'apanage exclusif des concepts psychologiques, puisque nous ne connaissons certains éléments de la cellule vivante que par leur propriété à absorber les colorants qui nous permettent de les voir. Dans le cas de l'intelligence, cependant, le problème comporte une complexité de plus.

De fait, quand on répartit les informations sur autrui et soi-même par leur source générale, et qu'on distingue ainsi d'abord ce qui provient de l'observation d'autrui (c'est-à-dire de l'observation *externe*, que je peux aussi, dans certaines situations, appliquer à moi-même, comme dans tous les cas qui comportent un *miroir*), puis ce qui provient de l'analyse des performances, ce qui enfin provient de l'observation de soi, on retrouve bien quelque chose que je peux interpréter en termes d'intelligence dans les deux premières pers-

pectives, celle de l'observation externe et celle de l'analyse des performances, mais rien de semblable dans l'observation de soi. La question «suis-je intelligent ou stupide» si je me la pose *sérieusement*, ne peut recevoir de réponse. La qualité «intelligence» ne vient prendre place que dans un jugement porté de l'extérieur sur un sujet, et qui porte surtout sur ses performances actuelles ou virtuelles, sur ce que j'appellerai, pour aller vite, son *efficience sociale*.

Ainsi, quand je parle d'intelligence, je ne vise pas tellement une faculté de l'organisme, que le plan de projection social où j'estime sa contribution possible. On comprend dès lors la difficulté que rencontre la psychologie à développer une théorie de l'intelligence: on lui demande, en somme, de justifier une entité qui n'existe peut-être pas du tout à l'intérieur de l'organisme, au moins pas comme elle apparaît dans les mesures qu'on en prend, mais qui se définit par le plan de clivage entre l'organisme et ses tâches sociales. Ce que l'on dénomme alors l'intelligence n'est qu'une composante, peut-être extrêmement complexe, et peut-être plus «résultante» que composante (c'est-à-dire partie), d'un ensemble de pouvoirs de l'organisme, dont chacun est à son tour le produit, à parts différentes, de l'hérédité et de l'éducation ou de l'habitude, et dont l'unité n'est peut-être nullement interne, mais seulement statistique.

Si ces réflexions ont quelque valeur, et l'on sait que je ne suis pas le premier à les faire (la remarque concernant l'absence de l'intelligence dans l'observation de soi est de Cattell, et Thompson a défendu une conception statistique de l'intelligence), elles nous incitent à nous demander pourquoi, dans ces circonstances, le psychologue a pareillement développé la mesure de l'intelligence, pourquoi ce plan d'effectuation sociale joue un rôle pareil dans sa technique et sa science?

La réponse, ici, me semble éminemment sociale et historique. Les mesures de l'intelligence n'ont connu de développement que dans un ordre social où l'efficience personnelle tendait à primer sur toute autre qualification. On sait assez que les titres de noblesse, dans l'Ancien Régime, ne dépendaient pas d'une «preuve» que l'individu ferait de sa qualification propre, par des exploits, ou par la manifestation de qualités «nobles»: ils découlaient de la naissance. Au début de l'ère industrielle, le pouvoir suivait non pas tellement l'intelligence que la richesse héritée, et les qualités d'endurance, d'opiniâtreté, le parfait mépris des souffrances, les siennes, et surtout

celles des autres, l'âpreté au gain, le goût du risque et de l'aventure, bref des aspects de la personnalité totale où l'intelligence, telle que les modernes l'entendent, n'entre pas en ligne. Il a fallu l'avènement d'un état social infiniment complexe, où l'individu doit disposer de qualités particulières qui lui permettent les adaptations rapides et quasi-automatiques indispensables au succès durable, pour que l'intelligence mérite d'être prise thématiquement comme le centre de la recherche scientifique, et le premier domaine de la mesure. Socialement, la conduite des entreprises, qui est la source principale de pouvoir dans notre ordre économique, ou les tâches de l'administration, source seconde chez nous, et première dans d'autres formes d'Etat, tendent à échapper à celui qui ne dispose pas des compétences indispensables. Les managers chassent les propriétaires; les grands postes de l'administration se confèrent sur concours. Ainsi, la mise en œuvre des compétences devient toujours plus urgente, et c'est une des raisons qui multiplie les écoles et les institutions de formation technique. On a besoin de ces formes sociales pour faciliter l'ascension de ceux qui sont «intelligents» aux postes que leur ouvrent leurs compétences.

Cette compétition sociale des compétences est, par ailleurs, facilitée, voire même rendue simplement possible par l'élévation générale du niveau de vie. Il y a une soixantaine d'années, en principe n'étudiaient que les enfants des gens «arrivés», c'est-à-dire que l'ordre des fortunes déterminait, en partie principale, l'ordre des formations. Aujourd'hui, comme on le sait, presque tous ceux qui pourraient étudier le font. Certes, ils n'étudient pas nécessairement à l'Université, qui n'est plus du tout la seule, voire même la première voie d'accession sociale; ils passent aussi souvent par des écoles techniques, mécaniques ou commerciales, ou même par des apprentissages qu'aucune école ne dispense encore valablement. La vie moderne est ainsi jalonnée d'examens, c'est-à-dire de situations qui ressemblent à celle de la consultation psychologique, et où le sujet devra affronter des questions qui ne sont généralement pas plus pertinentes d'apparence (et souvent de réalité!) que celles que lui posera le psychologue. Bien plus, la plupart des tâches modernes mettront en œuvre des conduites semblables à celles que nous jugeons intelligentes, dans une sorte de cercle dont nous ne sommes pas conscients (une conduite étant intelligente si c'est celle que manifeste celui qui a acquis un poste de haut prestige dans la société).

On comprend dès lors que les confrontations successives de psychologues, ces fameux Symposia sur l'intelligence, aient généralement aggravé la confusion qu'elles devaient résoudre. Il n'y a pas de théorie contemporaine de l'intelligence, parce qu'il n'y a pas une intelligence, mais un plan de projection où c'est toute la personnalité qui est jugée en fonction de son efficacité sociale. Il n'est donc pas, en rigueur, justifié d'opposer dans la personnalité l'intelligence aux autres «secteurs» ou aux autres niveaux de fonctionnement. Seulement, la pratique impose cette simplification : je mesure l'intelligence, parce que c'est ce que les gens considèrent comme indispensable pour le succès social, c'est-à-dire que ma notion d'intelligence est axée sur des critères externes et sociaux, et qu'en définitive, j'appellerai, en technicien, intelligence la variable intervenante qui est en relation prédictive avec le succès.

2. *L'affectivité*

Un examen psychologique qui ne porterait que sur l'intelligence ne satisferait guère ni le consultant, ni le psychologue consulté. Au niveau où l'on se place d'ordinaire, on se laisse guider par des images énergétiques simples, celle du moteur et de la machine, par exemple, et, considérant l'intelligence comme un ensemble de mécanismes, on cherche à estimer l'efficacité de la machine globale en scrutant les caractéristiques dynamiques qu'elle doit présenter, ou, en d'autres termes, la façon dont l'organisme mobilise ces mécanismes et les fait servir à ses objectifs vitaux.

Comparaison n'est pas raison, sauf dans ces domaines en voie d'élaboration scientifique. Il est très difficile d'échapper entièrement à la prégnance de certaines images, que le bon sens quotidien gonfle d'une sorte d'évidence interne dont on ne conçoit même pas qu'il faille douter. En fait, si l'on prend les épreuves qui devraient servir à capter cet élément dynamique, on retrouve des éléments de ce qu'on croyait avoir étudié sous forme d'intelligence, comme, au reste, dans la moindre des épreuves d'intelligence, on accroche inévitablement des intérêts et des motivations. Il serait tentant d'étudier de près, en serrant les réalités quotidiennes de l'exercice de la psychologie, quelques-unes de ces épreuves traditionnelles. Ce n'est cependant pas le lieu de se livrer à cette critique interne. On

peut faire remarquer toutefois que la pratique passe volontiers par-dessus les objections théoriques que l'on a multipliées depuis une quinzaine d'années, voire même par-dessus les résultats négatifs de certaines enquêtes de validation que la guerre et l'après-guerre ont permises. Ce n'est pas seulement que le psychologue praticien ignore ces mises en garde des chercheurs. C'est aussi qu'il ne dispose pas d'instruments meilleurs, et qu'il préfère courir le risque de mal voir avec des lumignons fuligineux, que de ne pas voir du tout dans l'obscurité.

Un des principaux inconvénients des épreuves disponibles (nous allons nous borner ici à songer au Rorschach et au TAT, qui sont les plus fréquemment utilisées, et que nous manions nous-mêmes à l'occasion, malgré l'incertitude où nous sommes encore à l'égard de certains de leurs aspects⁵) c'est que chacune impose son langage propre, et nous incite à nous prononcer sur des dimensions de la personnalité dont nous ne sommes même pas assurés qu'elles sont bien importantes ou les plus importantes.

Cela est tout à fait évident avec le Rorschach. Le test s'inscrit originellement dans une caractérologie éclectique, formée d'une dimension empruntée à Jung, celle de l'extraversion et de l'introversion (qu'on l'ait débaptisée, sans du reste la rendre méconnaissable, ne change rien à la substance psychologique de l'affaire), et d'une dimension inspirée de Jaensch, agrémentée d'une dimension supplémentaire tirée de la psychologie de la pensée (on reconnaît, d'une part, la tension «coartation-dilatation» qui reprend celle de l'intégré et du désintégré, et, d'autre part, le type analytique et le type synthétique qui reparaît dans le type d'appréhension rorschachien). La technique du dépouillement impose ce cadre après avoir été suscitée par lui. Alors même que la psychologie de la personnalité s'est éloignée de ces caractérologies ambitieuses et équivoques, et qu'elle progresse davantage sur les voies ouvertes par la psychanalyse, tout psychologue interprétant le Rorschach se trouve sacrifier inévitablement à des dieux qu'il a répudiés.

Le TAT, précisément parce qu'il n'est pas lié fondamentalement à une technique exclusive d'interprétation, permet davantage de

⁵ Muller: Doutes sur les méthodes projectives. *Revue Suisse de Psychologie*, XII, 3, 1953.

souplesse, et provoque à une exploration systématique des relations humaines. Dans le Rorschach, on se défiait de l'analyse du contenu, dédaigneusement rejeté en troisième colonne dans les formules usuelles de dépouillement. Mais c'est précisément au contenu qu'on s'accroche dans le TAT, aucun système de cotation formel n'ayant emporté l'adhésion des experts. Seulement, ce contenu reste foncièrement équivoque, et ce point mérite qu'on le souligne.

En effet, on a pu montrer, d'une part, qu'un état de besoin tout à fait déterminé provoque une attention focalisée, et que, par exemple, des sujets affamés voient davantage d'objets alimentaires sur un panneau qui en présente mêlés à d'autres. De même, ces sujets racontent des histoires qui contiennent davantage de termes relatifs à la nourriture ou aux conduites alimentaires. Il y aurait donc une relation directe entre l'érection d'un besoin et les thèmes des histoires. Dès lors, on serait autorisé à passer de ces histoires au sujet qui les raconte, d'affecter ce sujet des besoins que ces histoires manifestent.

Mais on a pu montrer parallèlement que des enfants délinquants, et pour des actes de violence, racontaient des histoires contenant moins d'agression que des enfants de famille sans aucun incident anormal apparent. Cela renverrait au rôle compensatoire de l'imaginaire. On aurait dès lors tendance à exprimer dans des histoires précisément ce qu'on ne réalise pas dans sa vie courante, un peu comme nos rêves nous font le meurtrier ou le prévaricateur que jamais nous ne serons.

On voit la contradiction. Elle est patente. Il faudrait, ce dont jamais un interprète du TAT ne s'accommoderait, affecter le sujet étudié des motivations contraires de celles qu'il exprime, ou nier en principe le rôle compensatoire de l'imagination. Ou bien introduire, dans le dépouillement même de l'épreuve, des indices qui permettraient de décider à quel niveau attribuer, dans la personnalité globale, les motifs mis en évidence, ceux-ci aux plans de la vie ouverte et publique, ceux-là aux plans de la vie implicite, imaginaire et privée. C'est bien dans ce sens que vont les recherches, mais la pratique ne peut en attendre les résultats et va bravement de l'avant avec toutes ses incertitudes.

Comme dans ce qui concernait l'intelligence, on peut ici se demander dans quelle mesure le souci moderne de la motivation n'est pas commandé par des évolutions sociales et par des accessions déterminées à certain niveau d'efficacité humaine. Dans une société

nantée par les duretés traditionnelles de l'existence, la faim, le dénuement, la maladie, la lutte contre les intempéries et les fléaux, on ne peut songer à analyser les variétés de mobiles. En eût-on les moyens, la banalité des résultats découragerait vite le chercheur. Pendant des siècles, et pour la majorité des gens, il a fallu d'abord vivre, sans même se sentir vivre. Ce sentiment nouveau naît avec les temps récents, au moins dans sa forme massive, je veux dire accessible pratiquement à chacun. Cette naissance est exactement parente de la découverte de la vie privée ou de la possibilité que chacun a désormais de se retirer en soi-même, de se fermer à toute sollicitation externe, à chercher ainsi, en cercle clos, cette chaleur qui donne son prix à l'existence, celle des «soirées illuminées par l'ardeur du charbon», celle des minutes heureuses que Baudelaire évoque, où l'on revoit son passé blotti sur les genoux d'un autre, tout proche et tout sien, auquel on donne tout pour tout en recevoir. C'est dans ce contexte que l'on voit surgir l'analyse fine des sentiments, et surtout que l'on commence à oser souffrir d'autre chose que de la faim ou de la misère ou de la maladie du corps et de ses plaies. L'âme devient dolente: d'un coup les motivations comptent, aussi pour le psychologue. Les critiques marxistes ont sans doute eu tort de ne voir là qu'un des stigmates des sociétés non socialistes, comme si toute âme bien née, pour reprendre ici un mot de Romain Rolland en le retournant ironiquement, n'aspirait pas surtout à ne pas être de la mêlée, et à se découvrir soi-même, à l'abri des urgences, dans ses richesses et ses délicatesses intérieures.

C'est ainsi parce que l'homme moderne a pu prendre pour guide existentiel, non plus ses besoins indifférenciés et corporels, mais les aspirations déliées de son âme, que le problème du bonheur s'est posé pour lui avec une telle urgence – lisez: le problème de son adaptation au monde, de son accomplissement. Dès lors, ici encore, c'est toute la personnalité qu'on a quelque chance de trouver dans une projection d'elle-même sur un plan de fonctionnement, qui diffère du plan où l'on rencontrait l'intelligence, mais qui a la même structure de principe.

Si cette analyse a la moindre valeur, on comprendra ici encore la simplification qu'impose la pratique au psychologue. Les motivations sont, de toute évidence, et surtout depuis que la psychanalyse nous a entraînés à ne jamais accepter sans inventaire préalable les indications conscientes, des variables intervenantes, que le psychologue essaye

d'estimer à partir d'épreuves plus ou moins adéquates, parce que ces variables font le pont avec des situations vitales considérées comme essentielles par l'esprit du temps, et admises comme critère de salut personnel par la plupart des consciences.

III.

Les remarques qui précèdent ont eu pour objectif principal de nous détourner provisoirement de la considération unique de l'objet de la psychologie, l'homme contemporain, pour nous familiariser avec ses circonstances, avec les situations sociales et économiques dont on l'isole trop d'ordinaire. Ces circonstances constituent autant d'appels, auxquels le psychologue essaye de répondre, mais comme il ne dispose pas encore de tout l'équipement conceptuel et technique qu'il y faudrait, il prend inévitablement des risques, et se prononce sur de l'inconnu en recourant à du plus inconnu encore. Nous nous trouvons ainsi dans une situation de déséquilibre. Les besoins sociaux imposent des urgences que la recherche théorique ne peut satisfaire entièrement. Mais le pourra-t-elle un jour? Ne nous trouvons-nous pas acculés ici à des limites intrinsèques à notre savoir lui-même?

Cette question pose, on l'aura reconnu, la question critique par excellence, puisqu'elle nous invite à réfléchir sur notre pouvoir de connaissance psychologique. On sent bien que si cette critique devait nous inciter à croire passagères les limitations encore actuelles de notre savoir psychologique, nous serions autorisés à attendre, en principe, beaucoup de la science objective de l'homme. Si la critique est négative au contraire, et nous met en présence d'une déficience fondamentale, dirimante de notre savoir, comme semble, par exemple, le postuler M. Binswanger, nous serions invités à nous détourner des ambitions excessives de la psychologie moderne, et autorisés à lui préférer d'autres approches de la réalité humaine.

Si le psychologue peut un instant céder le pas au philosophe que je suis par ailleurs, je me réclamerais volontiers de l'attitude kantienne. La critique de la raison pure chez Kant lui sert à endosser les réserves que faisaient les empiristes du XVIII^e siècle à l'égard de la connaissance par concepts du supra-sensible; mais en même temps, il refuse d'en supprimer l'idée, que les empiristes reniaient totalement, et il leur

oppose le besoin d'inconditionné de la raison comme une aspiration légitime, et sans laquelle nous ne connaîtrions même pas le conditionné. Il en va peut-être de même dans le problème que j'évoquais tout à l'heure, en transposant les questions et en nuancant les conclusions kantienne. Une étude serrée des procédures qu'utilise la psychologie moderne pour constituer ses savoirs montrerait que ces procédures ne peuvent laisser intact l'objet sur lequel elles s'efforcent de mordre. Elles commencent par le rendre en principe conforme à leurs propres exigences, et par là le modifient d'une façon qui n'est pas quelconque ou négligeable. Mais c'est le prix pour qu'on en puisse dire quelque chose scientifiquement. Et l'on ne peut plus s'économiser ce savoir, dont les circonstances modernes manifestent l'urgence. D'ailleurs, en connaître les limites internes permet d'en extirper les germes maléfiques, et libère l'esprit pour d'autres savoirs, de type différent, de conséquence autre, de fécondité existentielle sans comparaison. Sans pouvoir ici entrer aussi avant qu'il serait désirable dans cette «critique de la raison psychologique», nous nous efforcerons d'en évoquer le thème essentiel.

Qu'elle soit présentée ainsi par ses experts, ou non, toute science contemporaine, depuis la fameuse crise des fondements de la fin du siècle passé, et explicitement depuis les travaux des logiciens modernes dès 1930, doit pouvoir être mise sous une forme systématique de propositions hiérarchisées. Font partie du système toutes les propositions de la logique mathématique, plus un certain nombre de définitions qui définissent un domaine particulier et utilisent des indéfinis ancrant le système dans la «réalité». En tête du système, on trouvera des propositions faites, dites axiomes, qui n'ont aucune propriété particulière, par exemple d'évidence, mais qui sont placées en tête en fonction seulement de leur fécondité. Si l'on accepte un instant ce schéma définissant une science hypothético-déductive, on sait que toutes les propositions du système doivent pouvoir être démontrées déductivement en fonction des axiomes, grâce aux procédures formalisées du calcul propositionnel et de la logique des prédicats.

La psychologie entre dans ce schéma dans la mesure exacte où elle est scientifique. Qu'à l'heure actuelle, la présentation explicite de la psychologie comme système hiérarchisé ne soit plus le but déclaré des experts, comme le relève S. Koch², et que le progrès se fasse plutôt régionalement que sur ce plan de plus grande généralité,

peu nous importe ici. En droit, la psychologie est scientifique seulement si elle entre dans ce schéma, et les experts que je citais seraient les derniers à me le contester.

Or la constitution de la psychologie comme système hypothético-déductif est suspendue aux définitions dont je parlais tout à l'heure, et qui permettent de passer du calcul logique, comme tel purement formel, à un domaine d'événements réels, c'est-à-dire désignables par des procédures indiquées. Ce domaine d'événements ne peut être quelconque: il doit englober des événements observables, vérifiables, assignables, et sur lesquels une certaine manipulation est possible qui permettra ultérieurement de réfuter ou de confirmer une proposition dérivée donnée. C'est ainsi la logique interne de la construction scientifique contemporaine qui restreint le domaine de la psychologie scientifique aux conduites dites publiques, c'est-à-dire, en principe, à celles qui sont enregistrables pour un observateur externe. Mais c'est la même logique qui dicte le choix des variables, entièrement déterminé par la nécessité de prévoir ou prédire des événements réels (la vérification de la construction théorique consistant à faire coïncider la série «prévision» et la série «événement»).

Un exemple fera sentir à la fois le procédé et ses limites. Soit le domaine des conduites dites sociales (c'est-à-dire les relations entre autrui), et dans ce domaine, la région des conduites sexuelles. A titre d'événements, ces conduites peuvent fort bien être enregistrées quant à leur fréquence, leur durée, leurs manifestations extérieures, au moins en fonction du «rapport verbal». C'est exactement la matière première des rapports Kinsey sur le comportement du mâle américain ou sur celui de la femelle américaine. Indéniablement, cette technique d'enregistrement joue, atteint quelque chose de la sexualité, permet des observations sociologiques, des conclusions historiques, des vérifications de toute nature, voire même des prévisions d'une précision gênante, et dont on cherche volontiers à esquiver la dureté (pour notre amour propre, s'entend). Mais on sent tout aussi immédiatement qu'une dimension essentielle manque à cette description scientifique. On a bien la sexualité, on n'a pas l'amour. Mais en même temps, on saisit l'impossibilité de parler d'amour en termes «scientifiques», dans la mesure où l'on constitue le phénomène même de l'amour en termes de subjectivité, c'est-à-dire d'une façon qui l'exclue par principe du domaine des événements sur lesquels s'édifie la construction scientifique du psychologue.

IV.

Il y a donc, en fonction des exigences scientifiques elles-mêmes, un secteur entier de la réalité humaine qui n'entre pas dans la science, et qui n'y peut pénétrer sans s'y défigurer et s'y perdre. C'est dire, du même coup, qu'il y a un pluralisme essentiel (et non accidentel) de nos savoirs sur l'homme, et que la psychologie scientifique ne représente qu'un de ses modes.

Actuellement, au reste, il faut dire plus. Le pluralisme, en psychologie, n'est pas seulement entre la saisie scientifique, et une autre saisie que nous conviendrons de nommer «anthropologique» pour faciliter nos discussions : il est aussi au cœur de la psychologie scientifique elle-même.

J'ai déjà montré qu'il y a un certain hiatus entre la pratique, et son urgence, et la construction scientifique, encore inchoative. Il faut compléter le tableau en faisant allusion aux déficiences internes, mais peut-être en partie transitoires, de la psychologie contemporaine.

Nous ne disposons pas aujourd'hui de théories englobantes comme en édifiait Hull il y a moins de dix ans. Celle qu'il présentait reste programmatique, et n'est pas actuellement continuée. Il n'est peut-être pas possible, dans l'avenir immédiat, d'en présenter d'aussi ambitieuse.

En effet, l'impact de la spécialisation disperse nécessairement les psychologues dans des domaines si divers, distants et exigeants, qu'il n'est plus guère possible de les dominer adéquatement tous. Le pluralisme ici est de l'ordre de l'handicap imposé et inéluctable, au moins dans l'état actuel des procédures d'enregistrements et de documentations humaines. Mais nous nous retrouvons ainsi à notre point de départ.

Le chemin qui nous en sépare nous a permis de vérifier que le psychologue moderne prend inévitablement des risques, parce que les besoins sociaux lui imposent des interventions auxquelles il ne peut se dérober, et qui précèdent la construction théorique elle-même; nous avons vu que ces lacunes ne seront peut-être pas toutes comblées si certaines le sont par les progrès ultérieurs d'une science qui n'a passé que sa première borne séculaire; et qu'un certain pluralisme des savoirs psychologiques est indiqué dans le mode même des constructions théoriques, et, actuellement, par les exigences de la spécialisation. Dans ces conditions, plus importantes encore

que les données de la psychologie sont les exigences morales du psychologue, les coordonnées déontologiques de son intervention. C'est d'une critique radicale de la «raison psychologique» qu'il s'inspirera pour transmuier sa science en sagesse, pour prendre conscience de la dimension charitable immanente à son intervention et à son action.